

Carmen Lafuente

Pré-texte 10

Les inférences du pas tout dans la clinique et dans l'énonciation

« Tu m'as satisfaite, petithomme,
tu as compris, ce qu'il fallait. »

Jacques Lacan, « L'étourdit »

Pour ce travail, j'ai pris comme point de départ le paragraphe suivant du « pré-texte » de Rithée Cevasco sur le « dire pas tout » :

« Depuis les "avènements" du réel à partir de l'analyse, ne pourrions-nous pas nous interroger aussi sur les modalités, ou modulations du "pas tout" dans les traversées des impossibles de la signification, du sens, du rapport sexuel (selon "L'étourdit") et, tout particulièrement, des inférences d'un dire de "pas tout" en ce qui concerne cette jouissance autre que la jouissance phallique ¹ ? »

Je propose de réfléchir à partir de ce pré-texte sur la possibilité d'un désir pas tout, et sur ses conséquences dans la clinique analytique dans la fin de l'analyse.

Les dires des sexes

Comme nous le savons, dans l'inconscient il y a une seule réalité sexuelle, à laquelle la pratique analytique impose la malédiction ² du sexe. Mais si nous suivons Lacan dans les formules de la sexualité, nous trouvons au moins deux modalités de relation au sexe. Comment pouvons-nous aborder cette réalité complexe ?

Si, d'un côté, l'inconscient-langage ne sait rien de l'autre réalité sexuelle, celle du côté droit des formules, nous sommes amenés à penser que le « pas-tout » reste hors de l'analyse. S'il y a seulement accès par la voie de l'inconscient à la jouissance phallique, alors les manifestations de la jouissance Autre, qui ne sont pas sous-estimables, n'entrent pas dans l'analyse.

Non seulement l'inconscient existe comme savoir, mais le dire aussi, le dire qui s'infère des dits du sujet. Colette Soler nous rappelle dans son magnifique article sur le dire sexué ce que Lacan avance dans le séminaire *Encore*³ : seul dans le dire on peut trouver l'incidence différentielle de leur jouissance, le dire est l'incarnation distincte du sexe. Lacan l'introduit comme tiers entre la vérité et le réel. La signification du dire est l'*ex-istence* et reste pour spécifier les dire des deux incarnations distinctes des sexes et questionner ce qui peut exister du dire de l'autre côté de l'Autre réalité sexuelle.

Pourrions-nous parler d'un dire du « pas-tout », même si Lacan nous rapelle à plusieurs reprises que le « pas-tout » est au-dehors du signifiant et que l'on ne peut rien dire de lui ? Souvenons-nous que, dans le séminaire *Encore*, il attire l'attention sur le fait que les femmes analystes ne disent rien sur leur jouissance, ce que l'on peut attribuer à la structure de cette dernière.

Lacan n'a pas parlé d'un désir Autre, mais la question est de savoir comment l'Autre dans l'inscription du langage passe à l'acte de dire.

Dans « L'étourdit⁴ », à partir de la figure de la *surmoitié*, Lacan dit que pour elles ex-istent les voies de leur désir. Chez les femmes donc, il n'y a pas une seule voie du dire, il y en a au moins deux, puisque nous pouvons compter celle du phallus et celle du *A*, avec laquelle la femme a plus de lien parce qu'elle est une Autre pour sa jouissance. Nous pouvons trouver des manifestations de ce dire de la *surmoitié* dans la clinique et l'énonciation.

Inférences du pas-tout

Je vais mettre l'accent sur quelques références qui m'ont semblé particulièrement importantes et qui vont nous aider à élucider la question des inférences du pas-tout.

Pour commencer, nous ne pouvons pas éviter de mentionner les extases des mystiques, que Lacan évoque dans le séminaire *Encore*. Je me souviens aussi des références de Colette Soler⁵ il y a quelques années concernant Ysé, le personnage principal du livre de Paul Claudel⁶ et que Lacan évoque dans le *Séminaire VIII* en établissant un lien avec le pas-tout. Colette Soler parle d'une négativité anéantissante corrélée à une absolutisation de l'amour. Elle se réfère aussi dans le même texte à la femme pauvre de Léon Bloy⁷, que nous trouvons dans le *Séminaire VIII*.

L'opposition

Une autre proposition concernant ce dire « pas-tout » est celle que développe C. Soler dans l'article cité, « Le dire sexué ou l'Autre réalité

sexuelle ». Le dire de la « pas-toute » passe par les voies d'un « ce n'est pas ça » ou « ce n'est pas tout ». C'est une non-reconnaissance dans la voie unique, qui ne s'énonce pas toujours et qui parfois s'affirme silencieusement. Plus qu'une négation, c'est une formule qui sert de retranchement. Selon C. Soler, ce non n'est pas celui de l'hystérie, ni celui du hors-discours de la psychose. C'est celui de l'altérité médiatrice, toujours voisine, et qui habite les fantaisies collectives remplies de fées et de sorcières. C'est l'altérité retranchée mais collée au phallique et à l'objet, que Lacan désigne avec le terme de *confins*.

N'oublions pas que le dire est toujours dire que non aux dits, en suspendant ce que le dit a de vrai, car peu importe ce qui est vrai, puisqu'on ne peut pas dire la vérité du réel.

Le non discordantiel

La vacuité de l'Autre donne un style particulier à sa relation avec le phallus, sensible dans l'énonciation des sujets féminins. Lacan l'illustre avec une figure grammaticale extraite de Damourette et Pichon⁸ : le non discordantiel, qui est différent du non forclusif de la négation en français. Ce non discordantiel peut s'utiliser en français et aussi en catalan. Un exemple serait la phrase : « Je crains qu'il ne vienne », qu'il faut distinguer d'une négation complète comme « je crains qu'il ne vienne pas ». Dans le « je crains qu'il ne vienne » se produit une vacillation représentée par le non, on ne sait pas si le sujet craint qu'il ne vienne pas ou qu'il vienne, il y a une ambiguïté.

G. Morel⁹ s'est appuyée sur le fait que Lacan réutilise le terme discordantiel pour parler de l'énonciation chez les sujets féminins, et d'une certaine position du sujet qui serait dans une discordance permanente, en montrant, dans le discours féminin, le dédoublement de jouissance. Lacan prend Marivaux comme exemple dans plusieurs de ses œuvres. Dans *Le Prince travesti*, ce type de manifestation se trouve dans le discours féminin : « Je ne sais », ce qui est une confession à peine voilée et peut s'opposer au « je ne sais pas » du refus de savoir hystérique. La confession voilée a une relation avec le mi-dire, avec le pas-tout. Dans *Le Prince travesti*, l'héroïne, Hortense, n'est pas dans une position hystérique, elle est dans une position qui peut se dire féminine. Elle accepte ce qui lui arrive, elle ne s'enfuit pas et accepte la *tuché*. Il y a néanmoins cette oscillation, cette part d'absence qui se glisse dans le discours, due au fait qu'elle est structurellement divisée. Elle n'est pas du tout pour lui et elle lui dit, peut-être sans le savoir : « Je n'oserai pas », « Je ne donnerai pas mon accord », « Je ne saurai pas ».

L'indétermination

Dans le témoignage de passe de Camila Vidal ¹⁰, nous trouvons un symptôme qui permet de circonscrire quelque chose de la jouissance féminine. Nous lisons :

« Depuis toujours j'ai eu des problèmes pour me souvenir des noms propres, pas seulement des gens mais aussi des rues, des lieux, des titres des livres [...] Ce dit symptôme me mettait dans des situations très embarrassantes [...] ceci m'a créé des difficultés dans ma vie quotidienne [...]

Le résultat de tout cela était la sensation de ne me rendre compte de rien, de ne pas concrétiser, d'être toujours sur la corde raide.

Très vite j'ai renoncé à trouver une explication aux oublis, la lourdeur du symptôme écartait toute interprétation freudienne du style du "Signorelli freudien", et j'ai donc passé plusieurs années à mettre sur le compte des oublis ce désir défaillant que je m'attribuais. »

« "C'est comme ne pas vouloir me soumettre au symbolique", dis-je un jour à mon analyste [...] dans une séance après avoir relaté un incident désagréable avec quelqu'un de proche [...] sachant que c'est facile de se donner rendez-vous dans la cafétéria de telle rue, au lieu de ces longs détours [...] qui me permettent de rester dans l'indétermination, dans la non-rencontre. La simplicité c'est pour les autres, moi, je suis ailleurs.

Le fait de rester dans l'indétermination, en dehors de la jouissance phallique, ce manque de limite que circonscrivent les noms propres, ne laisse pas beaucoup de place au désir décidé, parce que tout désir fortement engagé est limité, concret. »

Le ravage mère-fille et la *surmoitié* ¹¹

Une des questions que je veux développer à partir de ma propre analyse est le ravage mère-fille et la *surmoitié*, comme manifestations de cette part Autre, et la façon dont elles se sont désarticulées dans mon analyse.

Le ravage, tel que Lacan en parle dans les conférences à l'université de Yale, est une relation dévastatrice entre mère et fille qui consiste dans un état de reproche et de dysharmonie entre les deux.

Ce n'est pas une structure généralisable à tous les rapports mère-fille. Ce n'est pas un élément structural, mais, comme manifestation de la jouissance Autre, est contingent. Ce ravage mère-fille se manifeste chez certaines femmes qui dénotent une difficulté à assumer leur position féminine, avec des incidences dans leur corps et dans leurs relations.

Colette Soler, dans son livre *Ce que Lacan disait des femmes*, écrit : « N'y a-t-il pas pourtant, au-delà de cette dimension revendicatrice, la

sollicitation faite à la mère de révéler le secret dernier ? Pas seulement celui de l'agalma féminine, toujours phallique, mais celui de la jouissance qui ex-siste mais que l'Autre ne sait pas, et pour laquelle donc, par voie de conséquence, une femme appela à l'Autre ¹². »

Il y a des exemples dans la clinique de cures rigoureusement menées dans lesquelles le ravage fait son entrée. Cela témoigne d'un réel clinique, structural, qu'il faut traiter. Dans mon cas, après ma précédente analyse, il y avait un reste transférentiel, surmoïque, qui se manifestait par une inhibition à me présenter à la passe, dont je faisais l'Autre coupable. Le ravage du rapport mère-fille apparaissait dans ce symptôme où la fille attribue son manque à l'Autre maternel, symptôme qui, à certains moments, se transfère dans la relation transférentielle et prend une forme ravageante. Une interprétation vint défaire cette plainte du sujet : « Ceci est enfantin », dit l'analyste, qui me permit d'entendre que j'avais perpétué cette demande de la fille à la mère en rendant responsable cette dernière de mon manque. Ainsi, l'espoir névrotique tomba.

La surmoitié

Dans « L'étourdit », Lacan parle de « surmoitié », un néologisme hybride entre surmoi et ma moitié. Il dit que la moitié ne se laisse pas *surmoïser* aussi facilement que la conscience universelle. Ce n'est pas le surmoi freudien lié à l'interdiction de la jouissance phallique, au contraire, c'est une voix féminine qui pousse à la jouissance.

Il est très important de conserver à l'esprit la logique du pas-tout au cours des analyses et, pour la conclusion de la cure, c'est un moyen de traiter le surmoi qui est le pousse à la jouissance.

Dans mon cas, cette dimension de la *surmoitié* a été traitée par la voie de l'équivoque. J'ai relaté dans mon analyse la mort de ma mère et les circonstances tragiques qui ont généré en moi un atroce sentiment de culpabilité. Quand elle est décédée, j'étais ces jours-là dans la maison de mes parents et je voulais aller dormir avec mon ex-copain, ce qu'elle n'approuvait pas. Le jour de sa mort, avant de sortir de la maison, elle m'a dit de loin, au travers de la persienne : « Carmen, fais ton lit. » Je ne l'ai pas vue, elle ne m'a pas vue, mais je l'ai entendue.

L'analyste a souligné le « as ¹³ », ce qui m'a beaucoup surpris, parce que j'avais toujours mis en lien le surmoi avec mon père. Ma mère était adorée, idéalisée, mais maintenant surgissait un autre versant de l'idéalisation, le surmoi dévorateur. Cette nouvelle signification qui apparaît, l'« as », la « meilleure », laisse une ouverture à d'autres sens possibles et

produit le surgissement d'un signifiant nouveau, en dehors de la chaîne, un signifiant maître, un signifiant de jouissance.

Dans l'interprétation « Fais/As », nous avons le double versant du dire : le « fais » qui est un appel à l'avoir, clairement phallique, et le « as » qui peut être considéré comme la transmission d'autre chose, être la meilleure en lien avec le féminin, mais qui s'articule avec la culpabilité et qui pourrait s'énoncer ainsi : « Si je jouis, elle meurt. » Il a fallu démonter cette figure du pousse à la jouissance du « fais/as » pour arriver à « il n'y a pas d'Autre de l'Autre », à l'incomplétude et à la séparation du mortifère.

À la fin de l'analyse, après avoir épuisé la voie du sens, ce « as » restera comme lettre, identique à lui-même, hors du sens, littoral entre le symbolique et le réel, auquel la lettre met une limite ¹⁴. Ainsi se marque la chute de la *surmoitié* pour le sujet.

N. Bousseyroux ¹⁵ souligne que Lacan décline les formes du dire de la *surmoitié*, qui sont inconsistantes, indémonstrables, indicibles, qui réfutent l'Autre, même si elles peuvent aussi le barrer et le compléter. La voix du surmoi, qu'elle complète ou qu'elle réfute l'Autre, le rend inconsistant, d'autant plus si l'on prend en compte le dire des femmes qui suivent les voies logiques du pas-tout et s'inscrivent au-delà de l'Œdipe et donc au-delà du surmoi freudien.

Il faut se rendre compte

Le paradoxe du dédoublement féminin de la jouissance fait que ce qui est le plus visible, le rapport au phallus, n'est pas le plus important, ni l'unique. Le roc de la castration est cerné par la relation à cette jouissance Autre, qui, pour être moins visible, n'en a pas moins d'effets. Il ne faut pas chercher ses manifestations dans l'inconscient, mais plutôt dans le dire, dans une jouissance qu'infiltré l'énonciation, et qui peut aussi avoir des effets dans la dimension phallique, celle qui détermine le sujet.

La jouissance Autre, supplémentaire à la jouissance phallique, n'est pas un loto. C'est angoissant, elle n'identifie pas, elle dépersonnalise.

L'analyste ne peut pas nier cette « Autre réalité sexuelle » qui ne peut pas se refouler, et qui ne trouve pas toujours l'apaisement par la voie de l'amour, difficile à trouver et à conserver dans notre société actuelle. Il faut se rendre compte de ce réel de la position féminine, qu'on confond parfois avec les symptômes de l'hystérie ou de la psychose en lui donnant une fausse sortie dans la cure.

L'analyste ne doit pas reculer face à ce réel irréductible qui se manifeste, peut-être plus pour la pas-toute que pour n'importe quel autre, souvent avec beaucoup d'angoisse et de douleur, mais qu'il faut considérer et aborder pour pouvoir accompagner un sujet jusqu'à la fin.

Traduction de l'espagnol : Lina Velez

Mots-clés : dire du sexe, inférences du pas-tout, ravage, surmoitié, fin d'analyse.

-
1. ↑ R. Cevasco, « Pré-texte 3 », *Mensuel*, n° 125, juin 2018, p. 44.
 2. ↑ Lacan utilise ce terme qui a une double signification phonétique : malédiction et *malediction*.
 3. ↑ C. Soler, « Le dire sexué ou l'Autre réalité sexuelle », *Hétérité*, n° 6, *Les Réalités sexuelles et l'inconscient*, Paris, Champ lacanien, 2006, p. 112.
 4. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 449-495.
 5. ↑ C. Soler, « Le pastoute », *La Cause freudienne*, n° 21, *Au-delà de l'Œdipe*, mai 1992, p. 119.
 6. ↑ P. Claudel, *Partage de midi*, Paris, Folio, 1994.
 7. ↑ L. Bloy, *La Mujer pobre*, Alfama, 2008.
 8. ↑ E. Pichon et J. Damourette, *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française*, Paris, éditions d'Artrey, date de publication originale : 1930.
 9. ↑ G. Morel, *Œdipe aujourd'hui, Séminaire théorique*, Lille, Association de la Cause freudienne, 1997.
 10. ↑ C. Vidal, « Pase Niebla », *Pliegues*, n° 7, FFCL-España.
 11. ↑ C. Lafuente, « Espace École. La chute de la surmoitié », site internet du FPB-EPFCL.
 12. ↑ C. Soler, *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, éd. du Champ lacanien, 2003, p. 223.
 13. ↑ En espagnol, *haz* est le verbe « faire » à l'impératif.
 14. ↑ Je remercie Trinidad Sanchez Biezma de m'avoir fait cet apport.
 15. ↑ N. Bousseyroux, « Réel des femmes », *Los Pliegues de la Biblioteca*, FFCL-España, p. 82.